

ESCALES

- feuilles mensuelles de poésie -

Robert BEAUSSIEUX
BRUNO- DUROCHER
Amédée GUILLEMOT
Louis LE CUNFF
Jean MARKALE
Jean-Charles PICHON
Renée WILLY
J-C YOURI

vous présentent leur

n° 48

MARS 1950

3 rue St-Louis en l'Isle
Paris IV^e

Poème

La cruche du ciel blessé par le sourire d'un
soldat
les arcs en ciel construits par un murmure de
ruisseau.

déjà

la rue s'élançe comme un goulot de bouteille
la multitude des têtes
la multitude des yeux désirant la pomme d'un
marchand

au coin
les ouvriers
crachent sur le soleil.

Le garçon qui chantait la rue
se penche
comme l'oiseau
au dessus des nuages et du soleil

Dans la ville comme dans une femelle assoiffée
l'espace s'enfonçe
par la cheminée
d'une usine rouge.

Plus loin
par la glace du coiffeur
je pars pour Bagdad.

Les klaxons des autos dépliant la perspective
au milieu de la rue qui transpire
un torrent
d'espérance

Les patients
courbent les jours jusqu'au fond de la soirée

La ville
les voyages
les millions de voyages.

BRUNO-DUROCHER

LE REVE

Je renaiss d'un monde infernal
Nuit triste pleine de bruits
J'ai crevé le tambour magique
Qui tient en fièvre les maudits

Les poings en avant comme au cirque
La foule bête m'applaudit
J'ai tué la forêt tranquille
La mer la mer et l'infini

Les femmes rêvent de batailles
Et les enfants rêvent de femmes
Dressées au fouet dans les sérails

Je ne sais pas si j'ai dormi
Si j'ai dormi si j'ai rêvé
Mais j'ai perdu le paradis

Jean-Charles PICHON

--:--:--:--:--

PAR DELA LE MONDE

Nous n'irons plus au bois
Les lauriers de la ville
sont coupés et stériles
et notre oiseau de neige
est parti vers l'aurore

vers cette aurore seule
où nous aurons des ailes
plus douces en silences
que celles des archanges
vers cette lueur d'eaux
où renaîtra la mer

La grande mer des vagues
au large impur du monde
où nos bouches iront
boire un sang de soleil

Jean MARKALE

A paraître aux éditions ESCALES (Chemins des
hommes)

UN POETE RETROUVE

Cyrian-K.NORWID

première édition en langue française
poèmes traduits du polonais par
Bruno-Durocher, Joseph Czapski et Jean Markale

en souscription : édition de luxe : 500 Ffrs
édition ordinaire : 200 Ffrs

C.C.P. Paris 2447-06 de J.Bertrand

Les quatre dames

Dames mes dames dont les bas
déclanchent les orages jaunes
Dames de sorcellerie mauve
Dames vertes d'eau que je colle
Sur le carton de ma prairie

*

Le Chevalier à la triste figure éteignit les
vitreaux; l'étang infusait à l'étage au-dessus;
son armure dégrafa la tête et fort poliment lui
conseilla : Vous devriez jouer au jeu d'échec;
je jouerai avec vous et vous ferez le perdant.

*

Dames bleues des glaciers et des rîmes
Dames cachées dans les rideaux
Dames en rose des vitrines
Dames en fourche pour la ville

*

Ordre fut donné de pourchasser les faunes; chaque
jour, dix d'entre eux, noués par des rubans, é-
taient amenés sur la nouvelle avenue; et les
rouleaux-compresseurs les écrasaient.

*

Dame de Pique Colombine
blanche vallée de larmes
montagne navire silence
Pique comment allez-vous

*

La petite fille repose son cerceau; les rideaux oscillèrent; une voix se décrocha : Caroline, votre leçon de piano ! Un gros chat entra qui s'assit sur le tabouret et se mit à pleurer.

*

Dame de trèfle au parc à malices
où la rouille prolifère
Dame qui me guette à la grille
et cueille les fleurs que je préfère

*

Le marin ôta sa pipe et dit :
Avant la mer couvrait le monde, elle était très importante. On lui disait : Madame la mer .. Mais comme elle avait mauvais caractère, les galets la faisaient enrager; toutes les cinq minutes, elle s'écriait : Je vais partir ! Et, un petit jour, Dame (elle était saouïe, elle avait perdu sa clef) et un petit jour, la mer ne fut plus là. Mais reprenez donc votre histoire de trèfle, je vous en prie ...

*

Dame de trèfle pour qui je triche
insignifiante Dame à jouer
Vénus coupée et recoupée
Dame de trèfle carte à jouer

*

La vieille s'approcha; elle était un peu sourde - Où distribue-t-on les couronnes, demanda-t-elle ? Ici - même. Mais dépêchez-vous, nous n'avons presque plus de royaumes.

*

Dame de carreau enveloppe
Sur la route nationale
Dame pleurant comme Diane
à chaque borne le mimosa

*

La pluie a renversé les chapiteaux du rêve; la
rue du cafard est noire de monde, du monde qui
se fiche des affiches. La rue du cafard où je
m'éveille.

ENTRACTE

Une embuscade de sourires
le feuillage métaphysique
où goutte le sang noir
de la prostituée écrabouillée

*

"Miror" pour vos casseroles, Mesdames, souliers
et parquets; pour faire briller vos yeux :
" Miror " !

*

Dame de coeur ô ma Reine
au hennin capricieux
chère Dame ma marraine
petite carte de carême
quel péché m'offrirez-vous

*

Enquête gifle mortuaire figue martyrte bouche lym-
phe la pierre les arbres la chaise le château d'
eau, le château en Espagne le château de mimosa
le château de cartes le château de poupe profane
flétrissure Archange Archange géodésique
Dames de trèfle carreau coeur et pique

J.-C. YOURI.

MOLES DE PLUIE

Danse sur tous les mondes morts
Aux marches de la frénésie
Cette supplique inassouvie
Cette incantation de juin
Pour les roses noires de l'ombre
Et bois aux sources couronnées
De palmes d'eau rêve lucide

Les étoiles d'argent du môle
S'inclinent au minuit des départs
De haute mer

Le ciel couronne
De rousses palmes ton front blanc
Cerné de joies éteintes

O fille du passé, l'amoureuse d'hier
Fuit là-bas au midi de ma douleur étale
Et la mer renflée meurt en un rauque soupir
Sur les plages sans nom que reprennent les lunes
Abolies sous le vent âcre de l'équinoxe

La grande chanson sourd en gouttes de sang
Sur les glaces du songe
Et les lumières des fêtes d'été
N'ont plus d'écho dans un passé
De valse abolies

Traîne, étrange et cruel, un refrain sur le fleuve
Lassé comme l'amour et triste comme lui
Au reflet effacé des môles sous la pluie

Tous les enfants de nulle part
Crient vers la joie éteinte du monde
Et leurs paupières se referment
Sur ton visage plus secret

Veille ma faim sous le ciel pâle
Le flot tiède du sang bat les rives amères
Et mon désir a le visage
Etrange de la mort.

Renée WILLY.

Poème

L'assassin parlait français
on l'a fusillé pour rire

il se nourrissait de balles
et ne blessait que les autres

à la fin la nuit le prit
et ne sut jamais qu'en faire

22-I-47

Amédée GUILLEMOT

Poème

Amante amie mon infirmière
j'ai mal encore
Le ciel arachnéen effiloche mes nerfs
Je me morfonds je dévide
les coupons de la couleur tendre

L'aube essayant la veste rayée des volets
réveillait en nous de tactiles déitées
O chérie chérie jusqu'au spasme !

Nostalgique du solarium de ta blondeur
Dimanche faubourien grappille ses ballons
Le qu'en reste-t-il des chansons
agace ma mémoire.

Robert BEAUSSIEUX.

en souscription aux Editions ESCALES :
3 rue St-Louis en l'Isle - Paris IV^e

HUMORESQUES DE ROUTE
=====

poèmes de Robert BEAUSSIEUX

un volume de 24 pages :

édition de luxe sur papier pur fil lafuma
numérotée de 1 à 100 1'ex. = 400 F^s
édition ordinaire sur vergé 1'ex. = 200 F^s

C.C.P. Paris 2447-06 de Jacques BERTRAND

MARAIS

Dans le regard des eaux pourries
nulle tendresse pour les roseaux
qui pensent

dans le regard des eaux pourries
l'homme ne verra jamais que son triste regard
de fauve traqué

étangs perdus ou mares oubliées
ne sont pas faits pour que s'y mirent les
visages

laissez frémir leurs eaux lorsque passe le vent
laissez voguer les caravelles de nuages

la solitude n'est plus la solitude
lorsqu'on y pense.

27-9-48

Louis LE CUNFF

Amis d' ESCALES

si vous voulez que votre revue vive

REABONNEZ-VOUS

1. an : 200 Ffs

le n°: 30 Ffs

C.C.P. Paris 2447-06 de Jacques
Bertrand 3 rue St-Louis en l'Isle
Paris IV^e

voici enfin un vrai journal :

LETTRES DU MONDE

journal bi-mensuel des Arts et des Lettres
du Monde

Directeur : Jean-Maurice BUGAT

Secrétaire Général : Jean MARKALE

Rédaction : 3 rue St-Louis en l'Isle - Paris

un journal complet rédigé par les meilleurs
écrivains et journalistes de l'époque:

André BRETON, René BARJAVEL, Claude ROSTAND

Blaise CENDRARS, Henri POULAÏLLE

etc .. etc ..

et naturellement,

toute l'équipe d'ESCALES - LA COQUILLE

Parait un vendredi sur deux

8 pages, grand format - le n° 20. **Fr**

ABONNEZ-VOUS :

1 an : (48 numéros) : 450 **Fr**

C.C.P. J. Bertrand 2447-06 Paris

la gérante : Claire GUY

Polycopie ESCALES
Paris IV^e

ESCALES

- feuilles mensuelles de poésie -

POESIE
SLOVENE

présentation
de
Jean VODAINÉ

n° 49

Novembre 1950

3 rue St.Louis en l'Isle

PARIS IV^e

Renaissance
ou
Persistance

Voici après une interruption de 8 mois, le n° 49 d'ESCALES. Et les autres suivront de mois en mois, et cela parce qu'après nombre de tâtonnements, nous avons jugé que notre petite revue avait son rôle à jouer sur le marché poétique.

Loin de nous l'idée de tout bouleverser; nous n'en avons pas les moyens. Nous essaierons comme par le passé de rassembler autour du groupe d'ESCALES-LA COQUILLE le plus de jeunes forces possible, le plus grand nombre de poètes.

Mais, là où consistera l'innovation de cette nouvelle série, c'est que nous intercalerons entre les numéros de jeune poésie, des anthologies de poésie mondiale ou régionale. C'est ainsi que nous avons prévu; la poésie Bretonne, Provençale, Irlandaise, Portugaise, Argentine, Galloise, Polonaise et Canadienne.

D'autre part, la collection poétique d'ESCALES, composée de livres imprimés ou photocopiés prend son vol avec pas mal d'espairs.

Il ne nous reste plus qu'à remercier ceux de nos lecteurs qui voudront bien s'intéresser à nos réalisations. Je sais qu'il y en a eu et qu'il y en aura encore.

Notre nef est en route pour de nouvelles escales.

Jean MARKALE.

La poésie slovène

C'est le miracle des poètes d'avoir malgré des siècles d'occupation étrangère sauvegardé l'idiome slovène, de l'avoir policé et élevé au rang d'une langue avec sa grammaire et sa littérature propre. Pour le peuple slovène un poète est un ami, un chantre de liberté et d'indépendance et ce dernier vit intimement mêlé au quotidien de son peuple. Dans les foyers slovènes, on rencontrait du temps de la domination autrichienne, accrochés à la place d'honneur, à côté du crucifix et du rameau de buis bénit, les portraits des grands poètes slovènes, François PRECHERN, Fran LEVSTIK, STRITAR, Simon GREGORTCHITCH .. De nos jours, je suis sûr que les effigies de Dragotin KETTE, d'Aleksandrov Josip MURN, d'Ivan TSANKAR ou d'Othon JOUPANTCHITCH trouvent leur place entre la croix et le portrait du maréchal TITO.

Tout petit, alors que je ne songeais guère à la poésie et que je pâlisais sur les verbes irréguliers dans une école primaire de France, je fus intrigué par un cahier à reliure violette que ma mère serrait précieusement dans un tiroir. Un jour répondant à ma curiosité, ma mère me confia qu'elle y avait transcrit les plus beaux poèmes de la littérature slovène et même qu'elle y avait ajouté d'autres de sa propre composition. Ma mère poète, cela me laissa rêveur et depuis je me faisais lire des passages de ce fameux cahier violet.

- " Tiens, voici " me dit-elle, " des poèmes de Simon Gregortchitch, un prêtre né à une demi-heure de marche de ton pays natal, celui qu'on a surnommé le rossignol de Goritz. Voici le long poème à la gloire de l'Isonzo avec la prédiction des grandes guerres mondiales qui rougiront ses eaux si claires. Et puis voici

- L'humain ... Jamais - ...

Je me faisais raconter le transfert de la dépouille mortelle de Gregortchitch. Sur tout le chemin, de Goritz à son village natal dans les montagnes, des paysans, des ouvriers, enfants, femmes et hommes escortent le corbillard avec des chants - les chants du poète défunt - et des fleurs. Parmi les petites filles qui chantaient ... ma mère.

La place me manque pour traduire tous les poèmes slovènes que j'ai trouvés beaux. J'ajoute ceux que j'ai découverts moi-même de Othon JOUPANTCHITCH qui vient de mourir et que l'on considère comme le plus grand poète moderne de Slovénie. Etudiant, il a vécu de Paris à Vienne, dans toutes les capitales d'Europe. Régisseur de théâtre, il a traduit et fait jouer toutes les pièces connues des Anglais, des Français, des Russes et des Espagnols.

J'ajoute des textes du jeune Drago Des-tovnik-Kajuh tombé comme partisan à l'âge de 22 ans.

Que cette anthologie bien imparfaite donne une idée de la poésie slovène, d'un petit peuple fier et avide de liberté et qu'elle nous rappelle à tous que là où vivent des poètes, on rencontre des hommes.

Jean VODAINÉ.

François PRECHERN
(1800-1849)

Les soupirs et les larmes les ont nourris
Les fleurs de mon Parnasse en témoignent
Larmes de l'amour roulant toutes chaudes
Larmes de la patrie roulant tant d'amour
vers toi.

Pensées trempées comme l'acier,
je dois taire ma tendresse
refuser l'amour maternel qui n'espère qu'en
moi
refuser l'étreinte à mon coeur trop plein
d'amertume.

Mais de mes désirs refoulés naître la
nostalgie
qu'avec toi mon nom grandisse
comme un chant du terroir aux douces
résonances.

Désirs à réveiller toute la Slovénie
pour voir se tourner vers nous le temps du
bonheur
avec la même force que la tristesse nous a
trouvés.

Avez-vous lu :

LETTRES DU MONDE

=====

Le grand journal des lettres et des
arts.

en vente partout = 25 Fcs

- 3 Place des Vosges - PARIS IV^e
ARC. 24-23

Fran LEVSTIK
(1831-1887)

Devant la fenêtre de mon amie
un jeune noyer a grandi
en hiver il la protège du vent
en été, il lui donne la fraîcheur de son
ombre.

Ah si je pouvais être un jeune noyer
sous la fenêtre de celle que j'aime
ses oreilles seraient bercées par mon murmure
et ses yeux seraient verts de mon feuillage.

En hiver quand le givre se formerait
et que pour moi le temps serait trop froid
doucement j'ouvrirais la fenêtre
et je me glisserais chez mon amie.

Simon GREGORTCHITCH
(1844-1906)

l'Humain ... jamais

Je me permets de te prier, ô Dieu,
pétris de la poussière une belle fleur
ou bien un oiseau qui chantera,
crée d'elle ce que tu veux.

Qui voudrait comme moi sur terre
pris dans les rêts des tentations
avoir sentiments et douleur
et des doutes déchirants.

Je me permets de te prier, ô Dieu,
pétris de la poussière ce que tu veux.
Mais l'humain, ne le crée jamais !

(fragment)

Othon JOUPANTCHITCH
(1878-1949)

ô patrie, celui qui t'aime maintenant
doit t'aimer avec le pus noirâtre
de la douleur dans le coeur.
celui qui n'a pas appris avec le perroquet
des phrases toutes faites
et qui ne veut pas mentir
est comme un arbre qui se torture
à cause de la sècheresse
regarde, grimace amusante, visage allongé
les dieux de la liberté se sont rendus chez
nous.

- - - - -

Vends-toi au vent, à dieu vat !
Que le coeur sa saouïe de joie et de larmes
tourne-toi, marin vers le plus grand jour
toujours plus loin sous l'infini céleste.

les enfants prient

Notre père ...
Si tu étais vraiment notre père,
tu te déchirerais les paumes
pour descendre de ta croix
et enlacer tous les enfants pauvres.
Notre père ...

Notre père ...
il est ici ou bien là,
nous-mêmes ne savons pas où,
il a le coeur et les mains transpercés
et nous enlace par dessus les collines.
Notre père ...

Othon JOUPANTCHITCH

Silence, sans paroles
je sors de ma cachette
pour aller dans la foule
et personne ne sait d'où
et personne ne sait pourquoi
brille le mois de mai dans mon âme.

Mais tu le sais,
mais je le sais,
non tu ne sais
non je ne sais
pourquoi j'étends mes bras dans la pénombre
à minuit en te quittant.
Pourquoi je veux enlacer chacun
et le nommer frère
pourquoi les étoiles toutes proches
comme de grandes et douces fleurs
brillent au-dessus de moi...
Amie, qu'est la nuit
qu'est la nuit et la mort ?
Je ne les connais pas !
Amie, qu'est le péché ?
le péché et le regret ?
Je ne les connais pas !

Je ne connais que mon propre coeur
et mon amour dans mon âme
et toutes les belles créatures divines
tout autour de moi
et les grandes et douces fleurs
au-dessus de moi.

Othon JOUPANTCHITCH

Donne ...

Donne ta main gauche à ma droite
Donne à ma main gauche ta droite
Je te le dis, ô captivité voulue,
midi embaumé où l'épi se berce,
où le coquelicot se balance
dans la liberté et le vent,
comme les vagues traversent l'eau,
au milieu du ciel dans la paume divine,
dans l'éclair où le village tremble
sans pouvoir fuir,
ô ma blanche colombe,
dans la vapeur exhalée des chaudes plaines,
prisonnière de réseaux enflammés,
étourdie,
où, où voudrais-tu aller ?

Collection Poétique d'ESCALES

pour paraître incessamment :

LE JOUR SE FERA
=====

poèmes de Jean VODAINÉ

l'ex. = 150 Frs.

Préface de
Jean MARKALE

C.C.P. BERTRAND - 2447-06 - PARIS

Drago DESTOVNIK-KAJUH
(1922-1944)

Ne pleurez jamais après nous
ô femmes, mères, jeunes filles,
demain nous tomberons par centaine
fidèle dans les tranchées boueuses.

Ne pleurez jamais après nous
tendez vos poings en signe de deuil
alors tout nous sera plus beau.

Demain nous tomberons par centaine
ô femmes, mères, jeunes filles,
ne pleurez jamais après nous.

Amie, allons pieds nus ensemble
allons pieds nus, amie, car la terre souffre
et parmi les cerisiers en fleurs
je choisirai les plus belles branches.

Les fleurs des cerisiers sont si blanches
et noirs, si noirs sont les sépulcres des
soldats
tombés pour notre liberté ...

Amie, allons pieds nus ensemble
allons, pieds nus, amie, parmi la blanche
floraison cueillir le tablier plein de
rameaux fleuris
pour les porter sur les tombes si noires.

(traductions de Jean VODAINÉ)

=====

ESCALES vous recommande :

Romans :

- Bazin (Hervé) : La mort du petit cheval (Grasset)
Brogie (Isabelle de) : Le Val sans retour
(Fasquelle)
Dumaine (Philippe) : Le Tunnel (Le Globe)
Green (Julien) : Moïra (Plon)
Troyat (Henri) : Etrangers sur la Terre
(Table ronde)

Films :

- Cocteau (Jean) : Orphée
Delannoy (Jean) : Dieu a besoin des hommes.

Poésie :

- l'Anselme (Jean) - Cahier d'Histoires Naturelles
(Seghers)
l'Anselme (Jean) - La Danse macabre
(dessins de Théo Kerg)
Beaussieux (Robert) - Humoresques de Route.
(Escalaes)
Bruno-Durocher - Carrousel épouvantable
(Chemin des hommes)
Fombeure (Maurice) - Poussière du Silence
(Seghers)
Ganzo (Robert) - Chansons (Aubier)
Le Cunff (Louis) - Aux cent routes du Ponant
(Ed. Der.Chance)
Menard (René) - Hymnes à la présence solitaire
(Cahiers du Sud)
Verboom (René) - La Poétique - Le Veilleur
(C.E.L.F.)
Vodaine (Jean) - Le Vagabond d'Etoiles
(Poésie avec nous)
Wintzen (René) - Silence ma vie (La Tour de Feu)
- Revues - Gazette des Lettres - La Table Ronde -
Flammes vives - Cultura (Argentine)
Risques - Poésie avec Nous - Des Caractères -
Soleil - Quartier Latin - La Tour de Feu -
Le Goëland.

Collection poétique d'ESCALES

vient de paraître :

HUMORESQUES de ROUTE
=====

poèmes de
Robert BEAUSSIEUX

l'exemplaire ordinaire : 200 Fcs

l'exemplaire de luxe : 400 Fcs

C.C.P. BERTRAND - 2447-06 - PARIS

à paraître prochainement :

Bernard DELVAILLE - BLUES (250 Fcs)

poèmes d'un jeune qui n'a pas peur
des mots.

Une Revue ne vit (malheureusement) pas de
l'AIR DU TEMPS.

ABONNEZ-VOUS

6 numéros = 160 Fcs

12 n° (jusqu'à décembre 1951) : 300 Fcs

le numéro = 30 Fcs

C.C.P. BERTRAND 2447-06 PARIS

Merci

Directeur des publications :

Jean BERTRAND

La Gérante : Claire GUY.

Polycopie

ESCALES.

PARIS IV^e

ESCALES

- feuilles mensuelles de poésie -

poèmes de
Hervé BAZIN-Robert BEA
USSIEUX-Luc BERLIONT-J
ean CATHELIN-Gabriel C
HARPEMTER-Bernard DEL
VAILLE-Maurice FOLBEUR
E-Jean HARKALE-Alain M
ESSIAEN-Claude STEPHAN
E

n° 50

Décembre 1950

3 rue St.Louis en l'Isle
PARIS IV°

Vous trouverez **E S C A L E S**
et les livres qui vous intéressent :

- LIBRAIRIE 73
73 Boulevard St. Michel (V^o)
(métro : Luxembourg)

à PARIS

- AU PONT TRAVERSE
16 rue de Beaune (VII^o)
(métro : Bac)

à RENNES

LES NOURRITURES TERRESTRES
rue Hoche

Lisez :

FLAQUES
VIVES

revue mensuelle.

Directeur :
Jean AUBERT

le n^o : 50 frs

Rédaction et Adminis-
tration : Editions de
la Revue Moderne
88 rue St. Denis (1^{er})
LOUVRE 51-02.

Connaissez-vous :

LETTRES DU MONDE

le grand journal
des lettres et des
Arts

paraît tous les
quinze jours

le n^o 25 frs

en vente partout.

NOTRE PROCHAIN NUMERO : LA POESIE BRETONNE
(n^o 51 - janvier 1951) présentation de
Jean MARKALE.

Or

Le soleil avait épuisé
Son compte en banque de lumière
Il épousa Lune première.
Mais l'éclipse est un court baiser ...
Et, la Lune, avouez qu'elle est laide
Malgré l'or d'astres qui la suit.
... Voici pourquoi la Terre plaide
Ce divorce, en toge de nuit.

vert

Ton carosse, en verre de grêle, mais voici
qu'il arrive au grand galop du vent de plaine
Et tu descends, sous les dentelles du persil,
Chlorophylle, ma fée, éternelle marraine.
L'enfant bourgeon naît, infini,
Car toute branche est un peu ta baguette
Les feuilles scient des étiquettes
offrant partout des locations de nids !
Au bal des giboulées fuit la valse à l'envers.
Le merle est saxophone et l'orchestre se corse
Du jazz-band des piverts
Frappant sur une écorce.
A bas l'hermine ! Enfin la mousse rôde
Et l'algue du lavoir se lave les cheveux
Et pour les chats dans l'émeraude
L'amour taille des yeux.

Hervé BAZIN

Voyages.

Les trains dans l'ombre
heurtent les rails
courbent les orbes de la Terre

Quelle nuit que cette nuit étrange
au fond des astres
où la lumière étreint les phares
vers des mers étales au soir
des grandes marées de la colère

Quelle nuit s'ouvre sur la ville
corolle intense de nos rêves
Le feu des larmes nous embrase

Les trains roulent dans l'ombre
autant d'étoiles que de nuits
vers quelle ville mi-lointaine
où nous assoiffe notre sang.

Jean MARKALE.

" On ne comprend la poésie que si l'on admet qu'elle est à la fois par nature compliquée et simple, compliquée pour l'esprit raisonneur dont les habitudes sont épaisses: simple pour l'intuition secrète de nous-mêmes, que nous portons tous en nous. C'est pourquoi l'on peut prétendre en un sens que la vraie poésie est le fait de tous. "

Pierre-Jean JOUVE

Deux poèmes

La ville est ouverte à mes pieds
et je pense avidement aux montagnes voisines
qui m'entourent simplement
où est la lumière que je cherche ailleurs
où est la pluie qui tombe doucement sur la ville
je cherche les fleurs printanières de ce dernier
printemps
qui tombe chaudement et lentement
la ville haute et grouillante de jaune rouge
sous les plans gris comme du feu éteint
comme mon feu qui bout dans le fond de mon âme.

==:~::~:~::~:~::~:~::~:~::=

Des mains rouges m'étreignent.
Je respire mal, affreusement mal.
Et cette voie qui appelle vers le gouffre
et cette bouche hagarde et pleine de rire brutal
et ce corps hideux et couvert de haillons,
tout me pousse. Je ne veux pas aller.
C'est plus haut qu'est la Porte.
Je respire la vie qui m'est donnée.

Gabriel CHARPENTIER.

Blues

Sur le trottoir mouillé par la pluie
Un dancing jette le reflet du néon bleu comme la
nuit
Le cafard s'est assis sur une borne devant la porte
De temps en temps un cri violent
de musique noire déchire l'espace
Ne craignez rien
aucun oiseau ne traverse le ciel ce soir
La ville appartient au chant désespéré des blues.

Bernard DELVAILLE

††††††††††††††††††††††

Idylle

- Bonsoir Bob. Bon dimanche

- Bonsoir, Colombe

Cela est si simple; jeter la clef classique du jardin d'Amitié dans la broussaille des jours et des nuits. Les anémones, si fraîches en naissant, fanent leurs astres. L'une d'elles, sans doute, au lit du réveil reste parfois visible. Puis s'abattent les frileux treillis. Pour un cycle nouveau de rayons, la colline se sent libre. Plus que jamais la mort a sa raison d'être, très blanche pour la jeune fille surprise, clémente au malheureux en quête de lunes. Sur les doigts de nos feux le temps pose son givre.

Bon Dimanche un peu de lumière, pour que saigne mieux la veilleuse d'un avenir où savent flotter, si tu le veux, les drapeaux blancs d'un peu de joie fumée comme une cigarette.

Qu'avec moi tu te promènes, sous la pluie, la nuit, par un dédale de rues aux luisances électriques; que mon désir masculin t'attende, en gare de forêt. Il fait plein jour dans nos yeux. Prenez mon bras Mademoiselle, et je vous passe la consigne. Tu n'es pas belle comme un ange, mais nerveuse comme un cabri si tendre apprivoisé, avec des yeux tellement sensibles aux facettes de cette vie !

Ayant rejeté les housses poussiéreuses, nous apprenons à nous servir des machines à écrire le soleil. Un matin fleuriste valide toujours ce monde. Le pain frais du printemps s'émiette dans les corbeilles de l'automne. Les restes, sautant par dessus bords, sont recueillis par des oiseaux habiles qui tentent, pour la précieuse manne, l'envol d'années que le ciel s'appête à feuilleter doucement.

Robert BEAUSSIEUX.

Pastorale

Trois bergers en un coeur
trois bergères en une âme
ont répondu en chœur
à l'appel de Ta flamme.
L'ange est d'or. Ses paroles
éclatent dans le ciel
sur blanches banderoles.
Et les moutons fidèles
attentifs aux pasteurs
Exécutent la danse
de la mort des douleurs,
de la fin du silence.

Miel, pommes et flûteaux,
suivons l'étoile claire
comme un autre troupeau
d'agnelles débonnaires.
- Le chien aboie et flaire,
les grands oiseaux de proie
ont amolli leurs serres,
même quelques serpents
sifflent une passacaille -
Le véritable Agneau
est un petit enfant
couché sur de la paille.

Sa mère, une autre enfant
simple comme le jour,
soulève simplement
son voile bleu d'amour
et de fidélité -
Joseph est appuyé
sur un gros bâton blanc.
Ane brayant et boeuf beuglant
hosaient à leur façon
la prime résurrection ...
Adorons ici, comme il est écrit,
le Fils de la Fille du Saint-Esprit.

Alain MESSIAEN

Le sombre souvenir

Le sombre souvenir
Sous l'hiver attentif
Par delà l'eau et le miroir furtif
Et les plaines emprisonnées.

Le chaud souvenir
Plus profond
Que les artères et les tempes et le sang
Fibre de chair invisible à la chair.

Jadis, il m'éveillait,
Fulgurant au détour des nuits,
Il touchait mon coeur nu.

Je criais, je niais,
Je fuyais sa clarté,
Mes deux poings sur les yeux.

J'ai cru le lapider,
- J'emplissais ma bouche de mépris -

J'ai cru le déchirer
Aux confins de l'oubli.

Mais l'immobile étang du pays intérieur
L'a dérobé silencieusement.
Il s'y reflète avec sa douceur d'enfant mort,
Le sombre souvenir, plus profond
que les artères et les tempes et le sang.

Claude STEPHANE.

DANSE - GYMNASTIQUE HARMONIQUE
Cours et leçons particulières
CLAUDE STEPHANE
8 rue de la Grande Chaumière
PARIS VI°

Le Baiser

Mille ans pourraient couler toutes les eaux du monde
L'herbe pousser très verte aux pentes de ton corps
Le baiser que je donne est un arbre planté
Il est là comme sont les lunes des marais
Il est un pain levé, il est un piment rouge
Un renard des forêts piégé sur ton visage
Un astre amer et dur qui brûle sur tes dents
Un appel d'oie sauvage aux brouillards du printemps.

Luc BERIMONT.

Structure du Bonheur

Ma trancheuse des avides cirrhoses du soi
ton rire abat les becs sans gaz de la solitude
pour allumer les filaments les fibres vibrantes
la calme aussi la plus noble conquête de nous
notre cheval de fête notre quartz de bonheur.
Les apprentis du temps qui pensent les mains
ouvertes
nous en sommes avec les exigences de soleil.
Le soleil braqué sur les fondations de la joie
élève mon image à la hauteur de la tienne
sur l'écran bien tempéré de la vie quotidienne.
A la vitesse des regards
les pierres montent jusqu'à nous.
Brique creuse à bourrer d'oubli
tu n'as pas place dans nos murs
nos cloisons seront transparentes
comme ce coeur pour ce coeur
La chaude maison des carresses
prendra ses tables ses armoires
dans l'accueil solide des chênes
sa toile bleue sa toile blanche
comme ce coeur pour ce coeur
chiffrée aux mains initiales.

Jean CATHELIN

ESPECE DE CHASSE INFERNALE

Scolopendres montent aux hanches
De but en blanc c'est noir sur blanc
Le soleil cligne entre les branches
Balancé comme un goëland.

Le fou s'en va dans les rues veuves
Ecorché vif, saignant à plaies
Il a vendu ses grègues neuves
Pour payer son dernier valet.

Tristesse qu'une trompe abreuve
Sur les montagnes du Valais
Dans les forêts qui cherche treuve
L'aigle plane d'Alpe en relais !

Ma vie tremble dans vos mains blanches
Dans les rues, les champs c'est tout un.
Le chasse passé sous les branches
Au galop. Le soleil hautain.

Eclate, flambe sur ma peine
Mes pleurs coulent dans mon miroir ...
Fermez vos yeux, ô chatelaine,
Je ne voudrais plus les revoir !

Du bal masqué montent des plaintes
Jusqu'aux rosiers du mois de mai.
Etait-ce ruse ? Etait-ce feinte ?
Je voudrais ne plus vous aimer !

Maurice FOMBEURE

ESCALES vous recommande :

Romans :

- Bazin (Hervé) - La mort du petit cheval (Grasset)
Chabrier (Agnès) - Au vent de l'hiver (Grasset)
Lapierre (Dominique) - Un dollar les mille
kilomètres (Grasset)
Masarès (Jean) - Comme le pélican du désert, prix
des Deux Magots 1950 (Julliard)
Molaine (Pierre) - Les Orgues de l'Enfer, prix
Theophraste Renaudot 1950
(Corréa)
Nancay (Gilles) - Maguelonne (Ed. du Seuil)
Peisson (Edouard) - Une certaine nuit.. (Grasset)
Pichon (Jean-Charles) - Il faut que je tue
M. Rumann - prix Sainte-
Beuve 1950 (Corréa)
Rolin (Dominique) - L'Ombre suit le corps
(Ed. du Seuil)
Silone (Ignazio) - Le grain sous la neige (Grasset)
Silone (Ignazio) - Le Pain et le Vin (Grasset)

Poésie :

- Bruno-Durocher - Morceau de Terre (Ch. des Hom.)
l'Anselme (Jean) - Chansons à hurler sur les toits.

Revue et journaux

- Lettres du Monde - La Gazette des Lettres - Paru -
Lisez Plon - Le Bonhomme Froissart - Cultura -
l'Aile et la Plume - Flammes vives - La Boite à
clous.

... et pour finir
nous ne vous souhaiterons pas une bonne et heu-
reuse année, car, de toute évidence, elle sera
mauvaise qu'on le veuille ou non.
nous vous souhaitons simplement d'être chez
vous en décembre prochain à lire ESCALES (ou
toute autre revue),
ça prouverait que vous vous en serez tiré...
Bon courage. Trouvez à vous planquer, c'est
votre seule chance ...

Collection poétique d'ESCALES

vient de paraître :

HUMORESQUES de ROUTE

poèmes de
Robert BEAUSSIEUX

l'exemplaire ordinaire : 200 frs
l'exemplaire de luxe : 400 frs

C.C.P. BERTRAND - 2447-06 - PARIS

à paraître prochainement :

Jean VODAINÉ - LE JOUR SE FERA (150 frs)
Bernard DELVAILLE - BLUES (250 frs)
Alain BESSIAEN - DEUX CHANTS OECUMENIQUES

Une Revue ne vit (malheureusement) pas de
l'AIR du TEMPS.

ABONNEZ-VOUS

6 numéros = 160 frs
12 numéros = 300 frs
le numéro = 30 frs

C.C.P. BERTRAND 2447-06 PARIS

Merci

Directeur des publications :
Jean BERTRAND
La Gérante : Claire GUY

Polycopie
ESCALES
PARIS IV^o

ESCALES

- feuilles mensuelles de poésie -

— poèmes de
Luc BÉRIMONT-R
obert CAILLY-E
dmond DUNE-Jea
n LAUGIER-Jean
MARKALE-Louis P
ERNETTE-Jean V
ODATINE ———

N° 51

Janvier 1951

3 rue St-Louis en l'Isle
PARIS IV°

Collection poétique d'ESCALES

Viennent de paraître :

Robert BEAUSSIEUX : HUMORESQUES DE ROUTE

(200 frs)

Alain MESSIAEN : DEUX CHANTS OECUMENIQUES

(100 frs)

Jean VODAINE : LE JOUR SE FERA

(150 frs)

— On peut recevoir les 3 ouvrages
pour 400 frs - envoi franco

C.C.P. Bertrand 2447-06 PARIS —

—o—

- Actuellement en souscription et pour
paraître très prochainement :

Bernard DELVILLE : B L U E S

(250 frs)

Robert CAILLY : FLEURS GRISES ET
FLEURS NOIRES

(200 frs)

Par l'escalier du soir, on marche sur des chats
Sans seulement blesser leur rêve...

Ivres déjà

Les gouges emportent mourante l'alezane
De soleil pour gorger de sang mélancolique
Le dieu noir de l'au-delà des Monts. Insouciante
L'onde tournoie avec en ses yeux de musique
Pourtant comme l'effroi de l'immense océane.

Le ciel rouge est une grand fleur délicate.

Un coq lointain écorche le silence, eau calme
Où les fronts se penchent sur les tombeaux des
âmes.

Le ciel d'ambre est une longue main bénissante
Où l'oiseau d'or, presque à regret, laisse
une à une
Couler les dernières gouttes de joie du monde.

Le faon froisse sans bruit ses paupières de
blonde.

Alors la nuit s'éveille, ouvrant son oeil de
lune,

La nuit qui vous enfonce dans le coeur
Les ongles vifs de la douleur.

bestiaire de la tour

Jean LAUGIER

à Jacqueline Berger

Je marche dans tes yeux où le ciel se déhanche,
La terre glisse, tangué et roule dans ton lit.
Plaquée de corps, la nuit s'insurge.

Tu te penches :

Algues-pieuvres tes yeux m'aspirent d'ombres-
plis.

Goudron de doigts, grappe ma peau ta chevelure,
Acres, contre nos chairs titubent nos parfums.
Cartilage de ciel, impubère ossature
De notre amour, l'aurore ausculte l'incertain.

L'homme et la femme nus, soleils d'eau, dans
leur chambre

L'amour se lave et la beauté fait loi :

L'Ophélie, femme-tronc, usine d'ocre et
d'ambre

Crache aux égôts des dragues vertes dans ses
doigts.

Homme, ouvrier de vie, polisseur de machines

Je regarde ce ventre vide, sans esprit.

Le jour se cambre et mon désir doucement

redessine
La même odeur, le même sang, le même cri.

in cauda venenum

Nous étions au fond de la ville et nous nous demandions avec angoisse si les rayons du soleil pourraient un jour pénétrer les fenêtres sordides de la nuit. Qu'allions nous faire à présent ? Sortir de notre tour d'orgueil abandonner la ville et fuir au milieu des éclats rauques de l'orage. D'ailleurs d'autres tempêtes nous attendaient au dedans même de ses murs suant le traquenard à chaque porte ouverte vers la mer. Non il n'était plus que de tourner en rond sur cette place de maisons aux toits gris autour de cette fontaine glapissant des hoquets d'une eau presque illusoire. Le ciel était rouge comme au temps des grandes marées de la colère et nous ne savions plus non vraiment nous ne savions plus où aller. C'est alors que nous le vîmes lui cet être lamentable qui se traînait comme une larve sur un sol visqueux de pluie. Quelle névrose avait donc pu cribler ses traits de jeune enfant sans ride. Quelle torture jaillissait ainsi de ses membres qu'il tendait vers nous d'un geste de supplique. Je vis son visage crispé jusqu'à la mort se détendre brusquement et prendre cette horrible expression du pourquoi figé sur des lèvres qui n'avaient jamais demandé la vie. J'eus peur et me tournai vers elle mais je vis qu'elle pleurait au travers de ses mains. Je la saisis par le bras et nous nous enfuîmes sans un mot dans une ruelle plus sombre encore que cette place de silence. Je me retournai cependant une dernière fois et je m'aperçus qu'il nous ressemblait étrangement si étrangement même qu'on eut dit qu'il émanait de nous.

au fond de la ville

Luc BERLIMONT

Nos sommeils, séparés comme une orange bleue
Sont des quartiers saignants, plus après que
le feu.

Nos coeurs écartelés dans la nuit de la ville
Les bielles des autos, sans répit, les fauillent

Se peut-il, ô crois-tu, que je dorme sans toi ?
J'écrase ta tiédeur quand je croise les bras

Tels des Rois poignardés sous des aigles

Le songe nous abat dans des couches fanées.
dressées

Sais-tu, des temps anciens, que les Rois étaient

Ils chargeaient de leur sort la bosse d'un
sots ?

En cette nuit glacée je les vois qui s'avancent
Portent-ils et la myrrhe et l'encens des
ohameau
démences ?

Gardent-ils mon amour dans le fond d'un panier
Te le livreront-ils à l'heure des laitiers ?

Las ! ils n'ont pas connu l'étoile de ta tête
L'oeillet de ta sueur, la Nice de tes yeux

Ils brouillent les chemins qui mènent à nos fêtes
Le brasier de l'hiver va charbonner bientôt

Mais mon amour écoute et retrouve la trace
Il n'est pas d'autres mots que les mots qui
t'enlacent.

Quand je pense à ton corps, je perds aussi
la voix
Je heurte cent mille ans d'un monde ou tu
n'es pas

Je perce les hiboux, la croûte de la terre
Je fleuris à tes pieds comme une touffe amère
Dès lors, je crie ma joie, car je t'ai
retrouvée

Tu bouges sous ma main qui te tient rassemblé
Et je chante le pain, tes yeux, le vin, la
neige
Je chante des jardins qui fleurissent dans
l'eau

Mais combien de minuits sans toi me font
cortège ?
Le tueur du sommeil m'ajuste dans le dos.

Connais-tu, mon amour, la chanson des villages ?
Lorsque je veux te voir, j'entre dans le métro
Et toutes les chansons distillent leur présages
Des feuilles vont mourir au bord de ton phono
Ainsi passent les Rois, ainsi fondent les âges
Ainsi bouge un amour nourri de mes sanglots.

épiphanie

silence

Robert CAILLY

J'ai joué avec le feu ...
Et maintenant que l'incendie est allumé
que ses flammes se dressent
dans le ciel noir et rougeoyant
et que je vois ces flammes
sublimes et terribles
clairement et nettement
dévorer tout sur leur passage
avec une lenteur calculée
et un plaisir féroce
systématiquement
et sembler s'arrêter soudain
pour repartir plus loin
où l'on ne les attendait point
l'éteindrai-je ?

Et l'éteindrais-je
Si je n'en avais allumé qu'un ?

incendie

Printemps du silence en fleurs,
plus lourd guide le matin
ce pèlerin vers le regret de midi.

Le sang nu du soleil
a fait un bond dans mon coeur,
réveille la vieille cadence
des visages aimés
à la flamme de la jeunesse.

Sur l'onde lente d'un amour remis
le destin des yeux verts
chante somnambule.

Tout promet
la branche cassée du désir,
le hâle passé;
la chevelure des poursuites,
sainte sur la pente chavirée
d'un ciel étranger.

Et je suis cet homme brûlant
des fêtes jamais fêtées,
d'anges jamais rencontrés
Et la grande course est mon amie

printemps du silence

La flamme rouge du géranium
Troue le cristal noir de la vitre
Aveuglement fermée sur l'azur
Où plane l'aigle blanc des hautes solitudes.

La ville craque sous le soleil
Peau contre peau les couples pèsent
Sur les couches de l'ombre le poids de
leur ennui
Et leur amour fond comme cire au feu de
leurs baisers.

Les mouches bleues de la réalité
Bourdonnent autour des rêves mielleux
Un homme cherche à se dissoudre
Dans l'eau glacée d'une fontaine.

Puis la sirène casse l'oeuf du silence
Et les usines reprennent leurs esclaves
Seul un enfant dans un grenier
Est libre d'adorer le dieu solaire.

ESCALES vous recommande

CHAULOT (Paul) - COMME UN VIVANT (Ed. Seghers)
HELLENS (Franz) - MIROIRS CONJUGUES (Ed. Henneuse)
MESSIAEN (Alain) - DEUX CHANTS OECUMENIQUES
(Escalaes)
VODAINE (Jean) - LE JOUR SE FERA (Escalaes)

Les Revues - FLAMMES (Jean Aubert à Groslay
(S&O) - La Gazette des Lettres (30 rue de
l'Université Paris VII) - La Revue des Arts
(Porte Couée, Salon de Provence, Bouches du
Rhône) - ALTERNANCES (11 rue St Loup Bayeux
Calvados) - PEUPLE et POESIE (25 rue des
Amandiers-Savigny s/ Orge, S&O) - COURRIER
de POESIE (16 rue Ste Elisabeth, Basse-Yutz
Moselle) - LE GOËLAND (Chemin du Phare, à
Paramé, I&V).

ECHOS

- o Le Prix du Goëland a été décerné le mois dernier à Paris. Il a été attribué à Charles Le Quintrec pour son recueil. Charles Le Quintrec est un jeune poète de 24 ans né à Plescop dans le Morbihan. Nos lecteurs ont pu souvent apprécier la qualité de ses poèmes, puisqu'il fait partie de notre groupe depuis quelques années. Il a obtenu le prix du Radar en 1950.
- o Jean Vodaine et Edmond Dunc présentent une luxueuse plaquette-revue dont la présentation originale est très soignée. Il s'agit du Courrier de Poésie que Vodaine imprime lui-même sur sa presse à bras scolaire.
- o "Les Trompettes du Néant" recueil de poèmes de Jean Markale, vont enfin paraître avec des dessins de Jacques Courtade dont la dernière exposition de peintures à la librairie 73 a été très remarquée.
- o Notre numéro sur la poésie bretonne a du être reporté au mois prochain à la suite d' " incidents techniques "

Vous trouverez E S C A L E S
et les livres qui vous intéressent :

- LIBRAIRIE 73
73 Boulevard St. Michel
(5°) - (Métro:Luxembourg)

à PARIS

- AU PONT TRAVERSE
16 rue de Beaune (VII°)
(Métro:Bac)

à RENNES LES NOURITURES TERRESTRES
rue Hoche.

POESIE BRETONNE - Tel sera le thème de notre n° 52 qui paraîtra au mois de Février. 16 pages de texte - Présentation de Jean MARKALE. Poèmes anciens et peu connus, tour d'horizon poétique avec R. Pichery, A. Vannier, L. Le Conff, J. Hamon, J.C. Pichon, A. Guillemot, Ch. Le Quintrec - Le n° 50 Frs.

Une Revue ne vit (malheureusement) pas de l'AIR DU TEMPS.

ABONNEZ-VOUS

6 numéros = 160 frs

12 numéros = 300 frs

le numéro = 30 frs

C.C.P. BERTRAND 2447-06 PARIS

Merci.

Directeur des publications : Polycopie
Jean BERTRAND ESCALES
La Gérante : Claire GUY PARIS IV°

ESCALES

- feuilles mensuelles de poésie -

----- poèmes de
Marcel BEALU-Lou
is GUILLAUME-Gil
bert LAMIREAU-Ar
mande LOUP -Jean
MARKALE-Pierre J
ean OSWALD-Claud
e REIGNOUX-Renée
WILLY -----

n° 53

MARS 1951

3 rue St-Louis en l'Isle
PARIS IV^e

ESCALES est heureux de vous présenter
une collection consacrée aux meilleurs
poètes de ce temps :

poètes des temps modernes
plaquettes de 24 pages comprenant une
présentation et un choix de poèmes. La
couverture en couleur sera agrémentée
d'un dessin du poète.

A paraître prochainement :

N° 1 Jean ROUSSELOT

par Jean Markale

N° 2 Luc BERIMONT

par Charles Le Quintrec

En souscription à 200 Es l'exemplaire
C.C.P. Bertrand PARIS 7653-06

Collection poétique d'ESCALES

déjà parus :

Robert BEAUSSIEUX - HUMORESQUES DE ROUTE

Alain MESSIAEN - DEUX CHANTS OECUMENIQUES

Jean VODAINÉ - LE JOUR SE FERA

Bernard DELVAILLE - BLUES

Envoi franco des quatre titres
pour 500 Es net

C.C.P. Bertrand PARIS-7653-06

Un exemplaire : 200 Es

à paraître :

Robert CAILLY : FLEURS GRISES ET
FLEURS NOIRES

Un grand lac souterrain entoure d'abruptes frondaisons de prunelles vivantes. Entre ses eaux lunaires scintillant d'éclairs engloutis glisse comme une araignée phosphorescente le poisson chèvre-feuille. De la voûte lointaine rongée par un grouillement de suie suivent et tombent d'épaisses gouttes de sang. Sous cette lente pluie intarissable, une barque, jamais la même, traverse périodiquement la surface soulevée par une majestueuse ondulation, bien que nul vent ne souffle ici. Debout à la poupe se tient l'unique passagère, jamais la même, et l'étroite planche l'emporte avec une précision d'aiguille sur le cadran des heures. Son mince corps casqué, quel courant d'air le dépouille du manteau préservant des rires infernaux la nudité des vierges mortes ? Voyageuse crépusculaire devenue blanche statue des abîmes, elle avance, périscope émouvant, creusant sur le velours bleu sombre du lac un immense triangle fantomatique. Et selon qu'elle monte ou plonge un peu de vie paraît l'animer quand un reflet acide venu des profondeurs l'enveloppe, ou quand, sur la gelée cireuse de son sein, éclate un crachat écarlate.

voyageuse
souterraine

Louis GUILLAUME

Lente mort des logis envahis par les ronces
Vous escorterez ma chair de feuillages futurs.
Le printemps vient percer la glaise de l'hiver.
Je me promène seul et me dissous moi-même
puisque dans les miroirs d'un fleuve intarissable
je ne suis pas certain de découvrir tes yeux.
Le soleil accroché dans un arbre crépu
pèse de tout son or vers la douceur des toits.
Des gens flânent. Des filles rient. Ce n'est
pas toi
qui pousses la barrière où s'engouffrait l'espoir.
Le cheval et la meule et l'enfant solitaire
la pierre du chemin tordue comme une veine
sur la main du vieillard qui me voyait passer
comprennent-ils pourquoi séparés dans l'espace
je les veux réunir au creux d'une minute ?
Bêtes, plantes couchées, vivants de tous les âges,
cailloux à ras de terre et reflets des nuages
je fais de tout message un signet dans le soir
afin de retrouver cette heure où tu t'éloignes.
Chaque clarté se fane au-dessus des labours.
Les rideaux sont fermés et les maisons opaques.
Plus tard nos doigts se rejoindront. Il fera noir.
Notre sang sinuera dans les sentiers d'enfance
où nous avançons seuls au devant des étés
où d'autres se fuyant sans jamais se quitter
se perdront à leur tour en confondant leurs
ombres.

le signet

Gilbert LAMIREAU.

J'ai pris dans mes filets toutes les plaies
du monde
Comme une femme infiniment la douleur se
dédoublé

Les esprits rebelles reboiseront les siècles
à venir

Les prismes trompeurs seront brisés
Il n'est pas trop tôt de songer à l'homme
Le temps se dénouera de sa fausse pudeur
Les deux mains sur la barre d'appui
Se dépassant lui-même
Les perles réjouiront les herbes de la mer

L'unique saison celle des humbles.
Où dans chaque colline et dans chaque vallée
De ton corps l'espoir s'épanouira.

Toute la joie du futur
Est dans les souffrances passées.

rien
n'est vanité.

Armande LOUP

Tant vient le vent
Jeter longtemps
Sa peine dans
Le fleuve !

Tant va pleurant
Le fleuve errant,
Tant va pleurant
Longtemps, longtemps
Le fleuve,

Que le fleuve a crié : "Je suis plus grand
que moi"

Tordre mes bras,
Tendre mes bras,
Glisser mes bras
Contre la terre,

Et m'allonger,
O m'allonger
De tout mon corps
Jusqu'au bout du corps de la terre !

Simple la terre !
Calme la terre !
Heureuse terre !
Je t'aime terre,

Et j'ai peur du soleil, et j'ai peur des
nuages.

débordement

Jean MARKALE

Pourriture des sols trois fois morts dans la
neige
j'éclate et je vous chasse au lointain de
vos plaines
j'écarte la terre en sillons de stupeur
et ma voix vous déchaîne un effondrement
rauque
où les mers et les monts jaillissent sous la
cendre
Poussière étoile de vie attaque du vent
remous de fleuves insipides à hurler
criez déchirez luttez l'espace est rempli
de cratères en rut aux sordides étreintes
avec le fond du monde où lentement renaissent
les enfanteurs de sacre au sexe de torrent
Terre Terre détruis les écorces du froid
il n'est plus temps d'attendre éclate tes
entrailles
j'entends au loin déjà les marches de triomphe
alourdis de lumière étonnantes de sang
je les entend frémir dans les vals et les
landes
les nuages déchirés naufragent le soleil
et déploient le grand large en des vagues
bruissantes
Entendez-vous le rire étincelant des feuilles
entendez-vous le chant des hommes sans répit
ce cri de vieille aurore auquel on ne croit
plus
Terre crime des temps détache le poignard
fiché sur ta poitrine où cognent les échos
des mondes assoupis qui se dressent soudain
des tombes de granit Tonnerre des Tonnerres
vois-tu la foudre rouge implorer ton silence
Tonnerre perle d'or pieuvre de mer tempête
j'éclate dans l'horreur des neiges ivres-mortes

les augures printaniers

Pierre-Jean OSWALD

Les îles
les îles au coeur du fantastique
je n'y crois plus, je n'y crois pas,
chaque aiguille marque ma joie
il y a la vie à chaque pas.
Sur les pavés d'où tombent les filles
je marche et je crie et je crois,
je crois dans chaque cheville
je fais la terre en chaque bras.
Mon coeur pétrit dans les rigolles
la chair de toutes les mains
et j'attends toujours à demain
pour vivre fou de tes paroles
mais pour vivre chaque matin
je me brise au corps des putains.
je me retrouve toujours sain,
dans mes mains tes yeux s'affolent
et je crois au même chemin.
Je passe, je pense aux îles,
Apollinaire y croyait-il ?
Moi je le tiens par la faim,
Je ne crois plus au plain-chant des villes,
je ris de l'île au coeur du fantastique
et je doute de croire à rien.

penser aux îles

Claude REIGNOUX

Un chant d'anniversaire flotte sur mon enclos,
Refrain du voyageur au seuil des cités pâles
L'enfant qui va mourir tangué vers son repos.

Cantique déboulant sur les marches de faim
Pauvres jusqu'à crier, les marins immobiles
Cherchent un désir de plus pour occuper
demain.

Notre flotte s'avance à l'infini des îles
Vers une grande erreur qui n'aurait pas de
nom
Nous tomberons aussi comme nos devanciers.

Minute après minute nous nous noierons aussi
Repus de découvertes et de nouvelles terres
Le vaisseau nous tuera quand nous n'en
pourrons plus.

La chanson morte aidant, nous danserons la
valse
sans autre compagnon que l'éventail du coeur
A la dernière porte où sourira l'espace.

Nous tomberons aussi comme nos devanciers
Minute après minute nous nous noierons aussi
Sous l'absolution vivante des voiliers.

la valse triste

Renée WILLY

Toi mon danseur sur la corde sonore
Je te ferai crier longtemps
pour que jaillissent les pluies d'aurore
Sur tes gestes de sang

Pour porter ce sang à ma bouche
Pour croire à la saveur de ces pierres
Au goût de sang et de larmes

Pour croire à l'océan, aux étoiles englouties
Aux fanaux de la vague, aux astres trépassés
Aux croix dures de mon péché
Où mon désir se crucifie
Membres écartelés

Lente rose des pluies tourne ma roue supplice
Phare arc-en-ciel perdu dans les brumes d'hiver
L'enfant n'est plus celui qui courait sur la mer
Avec des mots d'enchanteur sauvage

La mer la mer s'endort à l'ombre de ces tombes
Le Christ hallucine saigne sur mon espoir
Mon coeur vide océan chante son hymne noir
Liquide rythme amour paumes dures des vagues.

hymne noir

ESCALES vous recommande :

AR PEILHET (Manuel) - BROUSSAILLES (Brocéliande)
CADOU (René-Guy) LES BIENS DE CE MONDE (Seghers)
CAILLIAT (Pierre) L'ESCALIER SANS MARCHE (C.N.H.)
DELVILLE (Bernard) - BLUES (Escales)
GUILLAUME (Louis) - NOIR COMME LA MER, prix
Max Jacob 1950 (Les Lettres)
IBERT (Jean-Claude) PORTES OUVERTES
(Ch. des H.)
OSWALD (Pierre-Jean) prix du Radar 1951
FLEURS DE SABLE (Signes du Temps)
ROUSSELOT (Jean) - DEUX POEMES (Le Cormier)

Les revues : SOLEIL - SIGNES DU TEMPS -
LA BOITE A CLOUS - LE GOELAND - REFLETS du
C.P.N. - RISQUES - CAHIERS DES AMIS DE HAN
RYNER - REVUE DES ARTS - L'ATLE ET LA PLUME -
FLAMMES VIVES - CAHIERS MAX JACOB - ALTERNAN-
CES.

Notre prochain numéro (54) qui paraîtra à la
fin du mois d'avril sera consacré à la poésie
provençale et sera présenté par Jean-Paul
JOURDAN.

Vous trouverez ESCALES et les livres qui vous
intéressent :

LIBRAIRIE 73, 73 Bd St. Michel
Paris 9^e - Métro: Luxembourg

à PARIS

LIBRAIRIE CELTIQUE, rue de Rennes
PARIS VI^e - Métro: St. Placide

AU PONT TRAVERSE, 16 rue de Beaune
PARIS VII^e - Métro : Bac

à RENNES

LES NOURRITURES TERRESTRES
Rue Hoche

— Lu dans la Presse : —

" La petite revue ronéotypée de Jean Markale, Escales, continue de paraître malgré les difficultés. "

L'ECHO du MAROC

"... De la poésie véritable et saine."

LE POPULAIRE DU CENTRE

" Ces quelques feuillets photocopiés contiennent d'excellentes choses. "

FRANCE-ASIE

"... le plus modeste...mais le doyen. Cinq ans déjà."

LE FIGARO LITTÉRAIRE

"A-t-on assez remarqué dans de petites revues ronéotypées comme La Coquille ou Escales qu'une nouvelle génération littéraire se fait jour."

ARTS

"Moins une revue qu'un tract, Escales a de celui-ci le mordant et aussi la foi dans les destinées de la poésie. "

LA GAZETTE DES LETTRES

"Escales continue courageusement sa carrière." OPERA

"Ronéotypée mais tenace, la petite revue Escales en est à son 52ème numéro qu'elle consacre à la poésie bretonne... Des reconstitutions de La Villemarque aux poèmes modernes d'Angèle Vannier, le choix de Jean Markale est déjà un témoignage auquel il faut s'intéresser pour que le prochain n° d'Escales soit plus vivant encore, plus étoffé et imprimé."

LES LETTRES FRANÇAISES

Et vous, qu'en pensez-vous ?

Si vous êtes d'accord, pourquoi ne pas vous abonner ?

Un an (12 n°) : 450 Fcs -

6 mois (6 n°) : 250 Fcs - le n° : 45 Fcs

C.C.P. Bertrand PARIS—2447-06

La gérante: Claire GUY - Photocopie ESCALES
Paris IV^e

250

ESCALES

- feuilles mensuelles de poésie -

poésie
provençale

ET DE LANGUE D'OC

présentation de

BERNARD JOURNAN

N° 54

AVRIL 1951

3 rue St-Louis en l'Isle

PARIS IV°

Mistral est mort depuis quarante ans bientôt mais la poésie de langue d'oc est bien vivante. Pendant un demi-siècle elle s'est confondue avec lui et tous les chemins menaient à Maillane. Le temps est venu, cependant, de passer au crible et sans sottise vénération, toute une production dont on s'étonnera qu'elle ait pu faire illusion. Ce n'est point notre propos aujourd'hui mais il paraît juste de noter que près de Mistral presque toujours admirable, il faut ranger Félix Gras et Charloun Rieu.

La génération de 1900 s'est tournée plutôt vers la poésie française et l'on a pu parler d'école d'Aix et d'école de Toulouse. La guerre de 1914-18 a décimé les poètes d'oc. L'entre-deux guerres voit le triomphe de la poésie féminine avec l'élégiaque Farfantello, la païenne Aubanelenco, Noune Judlin, Clardeluno. Valère Bernard marche sur les traces de Victor Gelu et Joseph d'Arbaud, admirable prosateur, mort récemment, est le plus grand poète de cette génération. A son chant voilé qui s'accorde aux fontaines d'Aix, répond dans la montagne béarnaise, la voix rude et passionnée de la prieuresse Philadelphie de Gerde (née en 1871). Depuis dix ans environ, la poésie de langue d'oc change de visage. Mistral s'éloigne .. La jeunesse s'écarte, non pas de lui, peut-être, mais d'une ribambelle de pâles disciples tournés vers le passé et qui diluent les fulgurantes images du Maître de Maillane.

Les poètes du mouvement occitan se rassemblent moins peut-être pour une graphie nouvelle que pour une conception nouvelle de la poésie. Ils s'abreuvent aux sources toujours vivantes des troubadours, du trobar-dus et du catharisme. Ils élargissent leur horizon poétique, saluent Lorea. Ils vont vers l'universalité. Alors que jusqu'ici, la poésie félibréenne (dans son ensemble) semble toujours "en marge", la nouvelle poésie d'oc, à travers la guerre et l'occupation, déborde de jeunesse et d'espoir.

C'est la revanche de Toulouse sur Avignon.
Les quelques poèmes rassemblée par nos
soins, ne forment qu'une gerbe bien incomplète.
Tous les poètes cités sont contemporains : cer-
tains ont à peine trente ans.

Notre traduction est fidèle, mais bien sûr,
imparfaite. Nous lui avons substitué, quand nous
la connaissions, celle proposée par le poète
lui-même.

BERNARD JOURDAN

ESCALES est heureux de vous présenter une
collection consacrée aux meilleurs poètes
de ce temps :

poètes des temps modernes

plaquettes de 24 pages comprenant une pré-
sentation et un choix de poèmes. La couver-
ture en couleur sera agrémentée d'un dessin
du poète.

A paraître prochainement :

N° 1

Jean ROUSSELOT

par Jean Markale

N° 2

Luc BERIMONT

par Charles Le Quintrec

En souscription à 200 Frs l'exemplaire
C.C.P. Bertrand PARIS 7653-06

PHILADELPHIE DE GERBE

Oh ! comme elle est triste la campagne
ni chant, ni rire, ni bien-être.
Et que sont tristes les maisons !
Les vieux sont seuls sur le seuil.
Dans les chemins personne ne muse.
Le lézard seul y court.
Tout est muet dans les sentiers creux
le bruit des sabots n'y retentit plus.
Et vers le Nord les nuages font rempart
O Dieu ! préserve-nous du malheur.

Pays enfermé qui le supporte
sans vouloir faire voler en éclats la porte
Pays qui sans montrer les dents
se laisse prendre son argent
Son nom, ses us, et puis sa langue,
qui peut avoir de tes vallées
et de tes monts quelque pitié ?
Le ciel ne peut s'absoudre
Celui qui ne sait se faire craindre
Mérite que le mal l'étreigne.

Noune JUDLIN

Le Malheur

Le malheur, aux pieds nus, rôde sur les routes
mais le printemps a libéré la sève des vergers,
ouvert la blanche voile aux bois d'amandier.
Les promesses du blé bénissent les mottes
et le mage cyprès et le sage olivier
voyant passer les chèvres qui broutent les
bourgeons
regardent tranquillement roder la misère.

A côté de l'eau, de la terre, du feu, il y a la
vie
qui maintient son pouvoir au rythme des saisons
et près de la gerbe, à la ronde des moissons,
de la vendange, de l'olivade, au temps de la
cueillette,
nous verrons l'homme éternel retrouver sa raison.
Esprit, éloigne de nous les criailleries
saturniennes
et sauve, par pitié, le nid de la chanson.

-:-:-:-:-

Max-Philippe DELAVOUE

Chansonnette

J'ai grimpé sur le platane
Combien y-a-t-il de filles dans les mas
et de mas dans la plaine ?
Le tronc était encore trop bas.

J'ai grimpé sur le figuier
La nymphe, dit-on, prend son bain
toute nue dans la rivière ...
J'avais une feuille devant les yeux.

J'ai grimpé sur le gros chêne.
Les amoureux que se font-ils ?
A peine arrivés, je les ai fait fuir
Car je faisais tomber des glands.

J'ai grimpé sur le grand peuplier
Le ciel, pourtant, comme la mer,
doit bien tenir entre ses rives.
Depuis mon guêt n'a eu de cesse.

Enric ESPIEUC

Miroir

Au dessus de l' eau furtive
un parchemin de clarté
étire sa peau tendué
d'un continuél tableau;
chaque feuille est une aïeule
une nef aux noires voiles
perdue pour l'éternité.

Geôle

Déchaîner des remparts, et puis la vie
m'ouvrirait cloches à volées
mais personne ne s'achemine
et la jungle nous attend
derrière la porte fermée
Et d'écouter cette machoire
nous avons perdu nos flambeaux.

Sully-André PEYRE

Assieds-toi

Assieds-toi sur la pierre du seuil
en attendant le crépuscule,
Le vent, tout le jour, a soufflé,
et le ciel est une grande clarté.

Les acacias embaument
que le vent, tout le jour, a froissé.
peut-être oublieras-tu
que toute une vie a passé.

Tu vois fleurir par dessus la montagne
les étoiles qui luisent tant
et pour parfaire ton repos
une eau s'écoule et chante.

Mais où est cette grande chaise
cette pierre du seuil, cette porte ?
L'immensité est toujours béante
la vie est une belle morte.

Tu as passé ton enfance infinie
Au milieu des collines et des gouffres
Si tu y reviens errer de nouveau
En reconnaitras-tu les arbres ?

Ce n'est pas l'éloignement qui t'arrête
Après les jours et les tapages
Il n'y a plus qu'un songe dans ta tête
une vision dans ta mémoire.

===

Max ROUQUETTE

Des étoiles mortes

Des étoiles mortes vont encore cheminant
aveugles dans la nuit du monde
pèlerins perdus qui marchent sans lumière
par les combes profondes.

Ombres invisibles entre les feux du ciel
elles passent auprès des constellations vives
qui dans la joie et la pointe de l'air
comme des pâtres se font signe,

Ayant perdu, et sans repos criant,
antique adolescent qui perdit sa source claire
et appelle, amer, le souvenir de sa face,
elles passent dans l'air, cherchant à jamais

les yeux, miroirs oubliés dans la nuit,
emperlés de larmes heureuses
où leur monde, un instant, chancelait
à la vue pure de ses yeux.

(trad. de l'auteur)

Calendal VIANES

Poème

Le passage du vent fait trembler les étoiles
là-haut, dans le ciel gelé, où la lune
sacôle, chancelle et va clopinant,
de touffe en touffe avec ses chiens hurlants
qui effraient la sauvagine de la vallée.

Où es-tu, vagabond qui hantais l'obscurité
de mon coeur ? J'entends dans ma vie
la danse de tes pas muets. Tu fouillais
mes maisons ouvertes, comme un voleur
qui déroberait de vieux songes à la nuit noire.

Où es-tu ? Je m'en vais de nuit sur les airées
d'autrefois, fouler mes gerbes de solitude
et je t'ai cherché dans l'obscurité, dans l'émoi
du ciel où les étoiles se révoltent
Avec la voix de ma jeunesse perdue.

En vain je t'ai cherché : le cri de mon sang
s'est en vain égaré jusqu'aux étendues désertes
de mon coeur, ce noir soleil brûlant
sur les neiges de l'abîme, et la plainte résonne
encore
qui vient du plus profond de moi.

La plainte qui s'en va avec les hurlements des
chiens
de la lune, effrayer les sentiers abolis
où peut-être tu grayettes ta proie, là-bas,
échappé de mes songes et du vieux chagrin
qui ronge aujourd'hui ma vie putréfiée.

LA BOITTE A CLOUS

revue mensuelle

8 rue Mazarin - Bordeaux
publie tous les mois des articles sur la
poésie, le roman, le cinéma, la musique,
des poèmes, des contes, etc ...

N° Spécial sur MAX JACOB
avec des inédits importants du poète

Prix du n° = 80 frs

Abont. 12 n°s = 750 frs

C.C.P. 42-764 - Bordeaux - Mme Forton

Avez-vous lu : - SIGNES DU TEMPS -
et son numéro consacré à Robert Desnos ?
225 frs - C.C.P. Paris 1778-62 - G.Lamireau
St-Jouin de Marnes (Deux-Sèvres)

Collection poétique d'ESCALES

déjà parus :

Robert BEAUSSIEUX - HUMORESQUES DE ROUTE

Alain MESSIAEN - DEUX CHANTS OECUMENIQUES

Jean VODAINE - LE JOUR SE FERA

Bernard DELVAILLE - BLUES

Envoi franco des quatre titres

pour 500 Frs net

C.C.P. Bertrand PARIS-7653-06

Un exemplaire : 200 Frs

à paraître :

Robert CAILLY : FLEURS GRISES ET
FLEURS NOIRES

Lu dans la Presse :

" La petite revue ronéotypée de Jean Markale Escales, continue de paraître malgré les difficultés. "

L'ECHO DU MAROC

" ... De la poésie véritable et saine. "

LE POPULAIRE DU CENTRE

" Ces quelques feuillets polycopiés contiennent d'excellentes choses. "

FRANCE-ASIE

"... le plus modeste ... mais le doyen.
Cinq ans déjà. "

LE FIGARO LITTÉRAIRE

"A-t-on assez remarqué dans de petites revues ronéotypées comme La Coquille ou Escales qu'une nouvelle génération littéraire se fait jour. "

A R T S

"Moins une revue qu'un tract, Escales a de celui-ci le mordant et aussi la foi dans les destinées de la poésie. "

LA GAZETTE DES LETTRES

"Escales continue courageusement sa carrière"

OPERA

"Ronéotypée mais tenace, la petite revue Escales en est à son 52ème numéro qu'elle consacre à la poésie bretonne ... Des reconstitutions de La Villemarqué aux poèmes modernes d'Angèle Varnier, le choix de Jean Markale est déjà un témoignage auquel il faut s'intéresser pour que le prochain n° d'Escales soit plus vivant encore, plus étoffé et imprimé."

LES LETTRES FRANÇAISES

Et vous, qu'en pensez-vous ?
Si vous êtes d'accord, pourquoi ne pas vous abonner ?

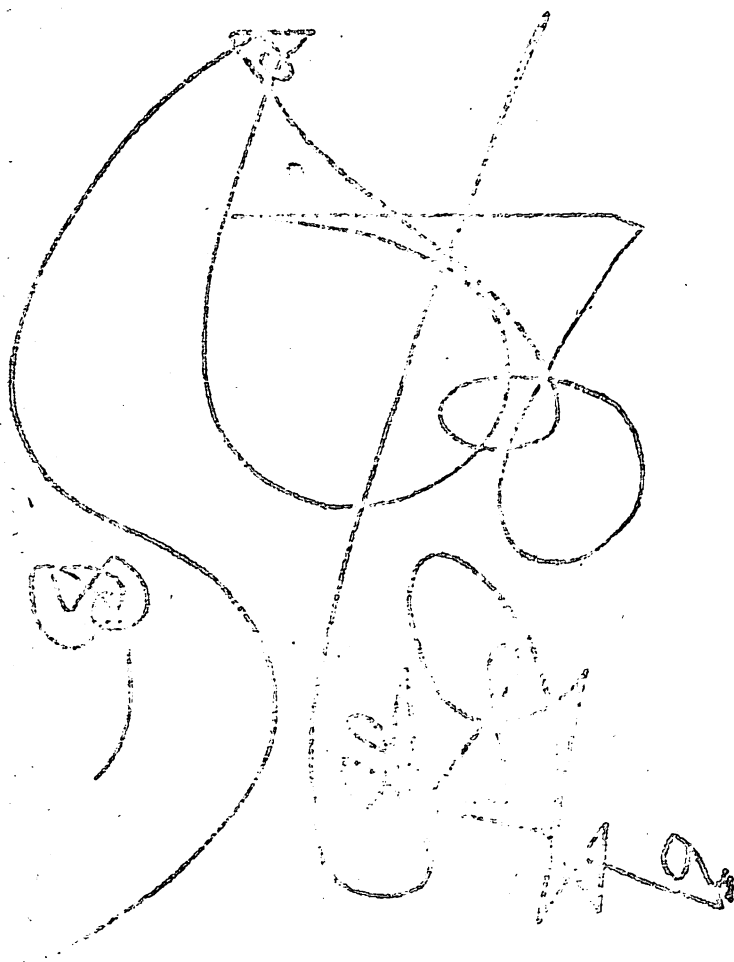
Un an (12 n°) : 450 Frs -

6 mois (6 n°) : 250 Frs - le n° : 45 Frs

C.C.P. Bertrand PARIS—2447-06

La gérante : Claire GUY - Polycopie ESCALES
PARIS IV°

ESCALES



Poésies des temps modernes

JEAN ROUSSELOT

présenté par
Jean MARSALE

Fisquette de 32 Pages comprenant
un choix de poésies . Couverture
ornée d'une photo de poésie .

200 fr.
ccp.Paris 7501-20

La nuit le verre l'obscurité
la cloche des étoiles

Je m'éloigne de moi-même
dans le pays où les lèvres tremblent

Sur les pâles cordes du vent
brillent les gouttes de la terre
et le sang des couleurs
le foin le poison les alouettes
le cygne blanc luit dans la brume

L'aube soulève la terre

Le soleil rôtit une côtelette pour le midi
et regarde le visage de la poésie noire

Mon front frappe la nuit
un bras d'argent

BRUNO DUROCHER

Dans les relents de terres brûlées
cet obscur douteux pivot
qui mène au dur sanglot des solitudes
le songe des germinations
la patiente agonie des heures jaunissantes

Moites profondeurs des rouges foisonnants
le sang qui siffle aux joues des bêtes
et cet arbre perçant qui gicle sous la terre
mort
et le dissipe et tue
vibrant dans un néant percé

Sur l'aire incendiée
le jour éclate et crie
et c'est au midi blanc des hypogées
l'éclair glacé des astres chauves

Vincent BOUNOURE

Je n'ai pas peur des landes sans étoiles
je n'ai pas peur du large et des nuits de sorcières
je n'ai pas peur des fous qui se glissent dans l'ombre
je n'ai pas peur des morts qui reviennent en moi

Je suis comme un errant des fontaines secrètes
où je puise sans fin le sacre de lumière
Je suis le chevalier des brumes de septembre
avec un peu d'orage au bout de horizon

Et jamais je ne suis ce que l'aube m'appelle
et le bleu ravageur des collines me hante
tant le soleil détruit ce qui reste du vent
le vent mon compagnon de la route du sang

Jean MARKALE

Les toits cachent des trappes
Et les murs sont prêts à croûler
Derrière les fenêtres closes
Le vide creuse
Et boit toute lumière
Des nuages noirs écrasent l'été
Les oiseaux éfarés fuient Vol
Que des vagues d'air cassent
Des cris vont peut-être jaillir
Mais c'est encore l'heure du silence

Paul DOUCE

Petite misère de moi
- Me voici Seul avec les hommes -
Poumons vomis et bouche molle
Je cherche un mot je cherche un cri
Qui fasse mal à mon Messie
Puisque sa douleur me console
Et tel que j'étais autrefois
Avant la messe après l'école
Tel que j'étais dans le combat
Je le serai entre vos bras
- Ne tourne pas la tête au diable
Griaient ceux qui doutaient de moi -
Un homme une bête aux abois
Un Dieu qui joue avec le sable
Un doigt d'amour un peu de joie
Et c'est déjà chacun pour soi.

Charles LE QUINTREC

Cette prescience d'un merveilleux sommeil
D'une nuit identique
où la boue se transforme en racines de ciel...
Permetts moi le voyage.

Que la prière éclate en fleurs
N'être plus n'être plus
Que ce balancement dans le vent
Et la porte et l'oiseau et la femme et le mort.

Jacques COURTADE

Que du moins cette carotide où tu me vois
Gimon Dieu de pouvoir durer sans espérance
De mon amour vivant n'aveugle la semence
Dans cette foule où nul n'entend ma voix.

Ils vont comme j'allais dans le malheur immergé
Sans se savoir flambeaux errant sur les parois
Et qu'il n'est pas de nuit pour cette incendescence
Dès lors qu'elle s'assemble aux lieux choisis par toi

Et qu'ils en ces lieux et qu'ils sont ces lieux même
Sur le néant nous comme un vain diadème
Le maître et la main-d'œuvre et les deniers du soir.

Que m'entendent ceux-là si je leur dis que j'aime
Ah ! désespérément ! - ce monde sans espoir
Où nous nous survivons lampe dans le jour blême

Comme aux morts le désir et la vigne au pressoir

Jean ROUSSELOT

Est-ce teinte d'acier
beuverie du soir mouillé de silence
rêve de rêve retrouvé en senteurs

Paris mon cœur
bat

le grappin du malheur s'accroche
grippe à la faille de l'homme
s'ajoute à tous les jours

guerre dure comme le mot
offerte en vacance
couchée
sur le ventre de la femme
dans l'image balbutiante
d'un gosse merveilleux
bousculé d'enfance

L'émail d'un frisson
sous la peau pèse

les phares sur la jetée
mèlent l'angoisse humaine

au feu d'un ver luisant

T H É R A N C É

Collection poétique **ÉTÉS SALES**

Robert BERNARDINI
Mémoriques de route

Jean VERRINE
Le jour se fera

Afela MESSIAH
Deux chants orphériques

Bernard DELVALLÉ
Blues

Jean-Jacques ROBERT
Vivre un soleil

Paul DOUCE
Jours de peine

à paraître

Thérèse
Rivages d'été

Pierre GARNIER
Faire-part

Faouï DOUCE
L'honneur de la peur

Piero FROST
Mafias qui s'effament

ESCALES

Revue - Editions

3 rue St-Louis en l'Isle Paris-IV

C.C.P. Paris 7501-20

ABONNEMENTS

6 nos : 250 frs
le numéro : 45 frs

Publication mensuelle

Impression et édition

Le gérant : Claude GUY

ESCALES



57

JANVIER 1952

Poètes des temps modernes

JEAN ROUSSELOT

présenté par
Jean MARCALE

Flaque de 32 pages comprenant
un choix de poèmes . Couverture
ornée d'une photo du poète .

200 fr.
c.c.p. Paris 7501-20

Les cheveux pleurent dans le soir
Comme mon attente Comme mon attente
Châtain du soir clair sur la mer
Ils s'enroulent autour de mon cœur
Comme le rythme de l'espoir
Autour de mon désespoir

Je sais tes appels ta fenêtre
Ma supplication constante
Prière au silence de Dieu
Qui connaît le jour où j'aspire
À te trouver te retrouver
Lendemain de mes nuits lunaires
Tu sais trancher toutes les guerres
Rayon d'amour fontaine pure
Estuaire de la déroute,
Et je n'aurai clamé en vain
La victoire de tes cheveux
Sur mes monstres sur mes démons.

ALAIN MESSIAEN

(La couronne D'Annoïe)

Le métal de midi
Tallie des années sises
Cespa l'amère séjour de mon cœur

L'ombre goûte l'amour

Celui qui m'a forgé
Pas immobile et brut
Brossier blanc du temps dévoré

Celui que je vous porte
A pas de loup sur le cahin du jour

La mort dérisoire grésille
Dans la ménagerie de l'hiver
L'heure fond je devine
Demain jeune et réel
Aut plumes fraîches des fontaines
Dans l'écoma des arandeliers

Et sur le franchant du soleil
Que l'aiguille d'une Caresse

JANINE MITAUD

L'horloge se crispe en un rictus sonore
Un monde de poussière protège les minutes
Et je suis là attendant l'invincible
L'être dans sa souffrance rouge
J'étais là à l'origine
Et je partirai aux silences laissant mon ombre à l'Echo
Vibration aux cordes du néant
Fier amant de la solitude je refuserai le pardon des
heures qui s'éloignent
Je vis ma possession de l'Élan
Création sans matière
Entantement de mon souffle
Je nie l'impitoyable marche qui craquie dans un
coin d'ombre

PIERRE PROBST

Des cernes de lumière vivent et meurent,
Je pleure de mon corps lorsqu'il lui faut porter
Le ciel où brillent les oiseaux morts.
Dans le halo des réverbères de notre nuit
Je marche au pays des vies étrangères,
J'embrasse le champ des vies sans passé,
Je m'identifie aux nés de la terre
Et les couples rient du ton prolétaire
De ceux qui sont morts avant d'être nés.
Les pevés répètent l'hécatombe absurde
Des corps abattus et des condamnés:
Je ne suis plus seul à désespérer.

PIERRE JEAN OSWALD

Elle est finie la saison pâle
La saison des gris conjugués
Dans l'envol absurde et sonore
Ebloui cerceles mélangés
Des oiseaux-sources compagnons

La pierre creuse a résonné
comme un éveil de fonte blonde
Sous mille cloches martelées
S'est écroulé le ciel en feu

JEAN JACQUES ROBERT

Les sables boivent leur sueur
Les limons nourrissent leur sang

La terre dans mon sang
La soif du silex la faim de l'argile
La terre dans mes veines
Les effluents verts des nuits minérales
La terre dans ma chair
Cristallisation rouge et ébullissante
Les chants des patrouilles d'acier

La terre dans mon corps cloué devant la vie
Les abois de la faim à l'aube du béton
La terre dans mon corps comme un château de pierre
Projection matérielle aux spléens de l'espace
Éclatement des fruits et des fleurs vespérales
En gerbes de lumière et de chaleur humaine
La terre dans mon corps brûlant de leur présence

Solide comme un roc avec le poids du bronze
--Et l'hymne du vent s'élève au fond des forêts--

J E A N M A R I E P E B I G N Y

Cœur retourné

Abandonné près des rivières
Jambes en fièvre qui reposent
Sur un lit ouvert à tout corps
Les jeunes filles fument
Et se lavent le cœur
Dans les images du sommeil

PIERRE GARNIER

Un rêve long comme une étrelate
un rêve blanc comme une peur
Ton visage contré dans les nuits de navrance

Et le ciel descendit en raffales d'étoiles

Un rêve de feu crépitant dans les âtres
un peu d'ombre mouvante apparut dans mes yeux
celle d'un corps et d'un front qui s'éveillent

Et c'était toi qui me disais l'aurore

Un rêve de condre en amertume de froid
vers les ondes ruageuses des tempêtes
tendue vers toi ma rage et mon attente

Et ton corps fut le mien dans le ciel et dans l'ombre

J E A N M A R K A L E

Collection poétique d'ESCALES

Robert BEAUSSIEUX
Numérosques de route

Jean VODAINÉ
Le jour se fera

Alain MESSIEAN
Deux chiens écumantiques

Bernard DELVILLE
Blues

Jean-Jacques ROBERT
Vivre un soleil

Paul DOUCE
Jours de pain
L'heure de la peur

THERANCE
Rivages guidés

à paraître

Pierre GARNIER
Faito-part

Piero PROBST
Mains qui s'allongent

BOUNDIRA

A. DELLI

ESGALES

Revue - Editions

8 rue St-Louis en l'Isle Paris-IV

C.C.P. Paris 7501-20

ABONNEMENTS

6 nos : 250 frs
le numéro : 45 frs

Publication mensuelle

Impression spéciale

In gérance : Claire GUY

ESKALES

POÉSIE SANS PASSEPORTS

58

Jean
MARKALE

BARQUES DE NUIT

OCTOBRE 1952

BARQUES DE NUIT

Vois-tu toutes ces barques
sans pilotes rejetées
sur les rivages sordides
de la nuit ma vengeance

Vois-tu ces barques sillonner
les sphères vertes de mes vagues
vois-tu ces barques s'engluer
dans les algues des détresses

Plus lointaines que des voiliers
plus silencieuses que des nefs de
plus étranges que des paquebots
vois-tu les barques de la nuit

Elles sont brunes comme une ombre
elles sont noires à la nuit
elles sont rouges au soleil
elles sont bleues dans l'eau du ciel

Vois-tu les barques qui errantes
s'égarer aux fronts des récifs

Vois-tu ces barques sans pêcheurs
sans pilotes et sans voiles
s'enfoncer comme des larves
au ventre creux des océans

De quels tourments voyageurs
sont criblées ce soir les ombres
de quelles stupides aventures
ricanent les goëlands

Peut-être un naufrage d'hier
peut-être un fou qui s'est noyé
sur les roches de sang et de feu
peut-être l'Ankou qui s'étonne

Et les barques ces barques qui sil-
lonnent
sans fin sans heurt les couchants de
[morte mer
vers quel enfer inaccessible
entraînent-elles les ombres qui s'étei-
gnent

Ombres tristes lunules de misère
distantes neiges de l'été
ombres de morts les mains ployées
pour témoigner de vos suppliques

Mais la mer n'entend pas n'entend
[rien

Rôdent les mouettes et le vent
ils versent sur vos fronts sales
les tempêtes du désespoir

Rôdent rôdent les barques de nuit
dans le pays du soleil rouge
dans le secret des anses fauves

dans le profond des étoiles marines
dans le silence des mers sans na-
[vires
dans le vacarme des vagues
[rageuses

Tournent tournent les barques de
[nuit
il est tant d'eaux et d'ombres folles
tant et tant d'aubes de couchants
rôdent rôdent les barques
et tout le sel de leur souvenance.

TRISTAN

Voile blanche et voile noire
des centaines de navires
qui s'effilent sur la mer
et le mien qui ne vient pas

Voile blanche et voile noire
tant de nefs frôlant la grève
et pas une pour s'arrêter
sous les remparts de solitude.

Et pas de nef pour aborder
voile blanche et voile noire
et pas de nef pour me pleurer
quand je serai en proie à l'ombre

J'ai suivi les remparts les murailles
le soleil tombait comme un enfant
[blessé

J'ai traîné mon corps et mon visage
au long des créneaux incendiés.

Pas de navire portant gaiement
la voile blanche de l'absente
pas de navire vers le port
et les rochers qui s'impatientent

Il monte des couloirs humides
quelque clameur étrange de marin
il monte jusqu'ici l'odeur
des naufragés qu'on porte en terre

J'entends au loin des nuits passées
le cri sauvage des mourants
j'entends au fond du soir qui vient
le clapotis des barques en dérive

Voile blanche et voile noire
le château de la malchance
tremble et résonne de l'écho
des marées interminables

Des centaines de navires
au large de ma navrance
passent sur l'ombre des couchants
comme les flammes sur un feu

Et chaque passage ravive
le dernier tison de ma vie
qui se consume sans brûler
dans mon angoisse de savoir

la grande voile blanche éployée
comme un oiseau sur la mer
et son visage aurolé
des derniers rais du soleil rouge

Mais les nefs passent au large
indifférentes à mes cris
que des courlis criards
emmènent sur leurs ailes

Voile blanche et voile noire
quand viendras-tu vers ces remparts
seule couleur de délivrance
ma voile immense de désir

Le vent meurt à l'avant-port
un goéland ricane en me voyant
toujours les nefs qui passent loin
sur l'écran rouge de la brume

O vent mon ravageur ami
réveille tes souffles de froidure
surprends la mer dans tes rafales
apporte-moi le blanc message

Vent vent du large vent de mer
recule la nuit dévorante
que je regarde aux loins rouges et
bleus
la voile étrange qui viendra

Porzpoder, août 1952.

ESKALES

POÉSIE SANS PASSEPORTS

59

**Robert
BEAUSSIEUX**

VERS LA BOHÈME EN PARADIS

NOVEMBRE 1952

à Jean Arakélian

NINE

I

AU SANA

Dans le calme
les blanches combattantes reposaient
sur d'incertaines assises

La cure parsemait leurs fronts
d'ombres tremblantes de feuillées
La lumière bleutée d'un grand ciel viril
colmatait doucement de frêles déchirures

Souvent une quinte très délicate
s'excusait dans la dentelle d'un sourire

— Docteur, ne laissez pas sous une plèvre
[croître
l'atroce camélia d'une tache de sang !

La belle main de midi
tenait en suspens quelque stylographe :
les bacilles laisseraient-ils place
à l'aventure livresque ?

Des poumons quasi restaurés
sauraient chanter l'espace neuf

mais tel fin visage fixait
l'emblème futur de sa gloire.

||

L'éclatement des bourgeois
délivrait les murs de leur livrée de suie

La kermesse jetait son lest de confetti
Dimanche joaillier ceignait ton front, Rieuse
armée du stylet de tes seins
et les promesses pavoisaient
dans l'insurrection des tonnelles

Tu profitais du sursis
des sorties exceptionnelles
et t'avançais, confiante, à l'orée du plaisir

mais très vite
le métronome fatigué de ton cœur et des
usa toute espérance [heures

La passante dans les aulnes
hurla : « Brisez les lanternes! »

Au pan-coupé des vents [d'une harpe
s'effilochèrent des cheveux, cordes rompues
Au rendez-vous de nos mélodies
s'envolèrent les capricornes de l'exil

Ton bras se satina de toutes les mélancolies

Sur les marais du romantisme
tombèrent les derniers lys d'eau de l'offrande.



Nine ma guérie pour toujours
mon éperdument châtain
dans ta chemise nouée,
la fièvre ne chérit plus tes tempes de roses,
muet reste le corselet de ta poitrine

mais éveillé par la mort
que ton visage est beau !

Pour le saluer le printemps
fait scintiller ses constellations de feuilles
et du pavé des platitudes de la ville
s'élèvent au couchant
les grands oiseaux paysagistes du ciment

Ton sourire frange de clair
la souple épure des collines

Multiplié fleurit l'œillet de ton prénom.

IV

Les doigts de l'homme sur la peau des femmes
couleront dans le soir des chambres
et dévoilant leurs seins les vierges anonymes
reprendront mes chemins de ronde

Des centrales du hasard
partent de tendres estafettes
Voici l'éventaire des lèvres nubiles

Nine, seule l'éternité
achèvera ta parure de fiancée.

PAUL COLLET

Sur les rituels secrets de la chair en éveil
tu tissais des jardins

Ta candeur allumait les cierges de l'apothéose
Dans ta poitrine silencieuse
tu couvais des oiseaux ravis

Une salve a claqué
Les cierges sont soufflés
Les oiseaux sont partis

leur envol a rejoint l'extase
calme, qui nourrissait ta vie.

PIERRE MAULET

Fiacre des morts blanc de jeunesse
indolente formalité
pour Pierrot, frère de Nine
du bicorné tu dodelines

Haut de cheveux, vaste de front
fin dandy blond rêvant la perte
des systèmes enracinés
que certain soir vous étiez beau
Pierrot
comme un poète mains au dos,
haut de cheveux, vaste du front
des futures révolutions
la cigarette à fleur d'esprit

mille lunes sur les talons
d'une bohème en paradis...
— Très touché, merci mes amis
à quoi bon le panégyrique ?
je n'étais pas ce romantique...

Lancez liesses de fumées
vos lassos les plus jubilants
Carie dentaire du ciment
broyez du ciel l'atone flanc

qu'un rien de bleu ferait mentir

mais l'avenue d'un soir exquis
dessine à jamais opportune
vers la bohème en paradis
l'ombre qui trop vous ressemblait

Pierrot doux au clair de nos lunes.